

Michael Cunningham, le maître du temps

Propos recueillis par Sabine Aubrière, *Le Figaro*, 22 avril 2006

Le 27 avril sortira le nouveau roman de l'auteur des « Heures », fresque en trois parties placée sous la figure littéraire du poète Walt Whitman. Une réussite.

VIRGINIA WOOLF FUT SON ANGE GARDIEN. En 1999, Michael Cunningham connaît un succès mondial avec son troisième roman, *Les Heures* : 300 000 exemplaires vendus en France, un prix Pulitzer et une adaptation au cinéma par Stephen Daldry, qui valut un oscar à Nicole Kidman.

Six ans plus tard, Cunningham met la barre encore plus haut avec *Le Livre des jours*, fiction en trois parties placée sous la figure tutélaire du poète américain Walt Whitman. Trois époques et un seul lieu, New York. Trois visions de l'Amérique, de la révolution industrielle à Tan 2120, où Cunningham s'interroge sur la nature, les machines, le progrès humain et les mutations de la société.

En apparence, rien de commun entre les destins de ces personnages qui ne se croiseront jamais, sinon leur aptitude, héritée de Whitman, à garder l'espoir malgré la noirceur du monde. Sa poésie vient rasséréner le lecteur, déboussolé par le tourbillon qui est le propre des intrigues de Cunningham. Mais ce répit n'est qu'un leurre. Les vers de Whitman, éruptés par les personnages contre leur gré, ne font qu'attiser le feu qui brûle un peu plus chaque destin. Au lecteur de courir de page en page pour échapper aux flammes.

Michael Cunningham a réussi un pari difficile : faire rimer grande littérature et best-seller. Une surprise plus qu'un plan de carrière pour ce quinquagénaire qui fut barman et fermier avant d'assumer sa vraie vocation. En attendant son prochain livre, il travaille pour le cinéma : un scénario pour Julia Roberts, adapté du livre de Lolly Winston, *Good Grief*. Rencontre avec un équilibriste surdoué.

Le Figaro Magazine - Que représentaient Virginia Woolf et Walt Whitman pour l'adolescent que vous étiez ?

Michael Cunningham - J'ai en quelque sorte perdu ma virginité avec Virginia Woolf. Elle a été le premier grand écrivain que j'ai lu. Elle est entrée dans ma conscience de jeune homme peu cultivé comme aucun autre par la suite, modifiant ma façon de percevoir le monde. On peut dire qu'à partir de ce moment-là, elle s'est retrouvée intimement mêlée à mon ADN. Whitman vint plus tard, à l'université. Voici ce qui m'a le plus touché le concernant : une nuit, alors que je lisais *Feuilles d'herbe* dans ma chambre d'étudiant, je suis tombé sur cette phrase : « *Camerado, Ceci n'est pas un livre/Qui le touche touche un homme/Fait-il nuit ? sommes-nous seuls tous les deux ?/C'est moi que tu tiens, et moi qui te tiens/Je saute de mes pages dans tes bras.* » Ce fut un tel choc que le livre m'en est tombé des mains. C'était comme si Whitman lui-même avait jailli de la page pour s'incarner devant moi. J'ai alors pleinement compris ce que j'avais seulement pressenti jusqu'alors - que les morts ont été en vie comme nous le sommes nous-mêmes maintenant, et que nous sommes, ou plutôt seront, les morts des générations futures. J'ai saisi, pour la première fois, la puissance de la littérature, si ce n'est à défier la mort, du moins à l'amener à son point de rupture. Elle représente la manière la plus probante pour une génération de s'adresser intimement à la suivante. C'est parce que Whitman et Woolf comptaient à ce point pour moi que je les ai mis au cœur de deux romans. Je suis convaincu que les écrivains doivent se laisser guider par leurs émotions et leurs passions plus que par leurs savoirs au sens strict.

Peut-on dire qu'il existe autant de Whitman que de lecteurs ?

Whitman est très connu aux États-Unis, mais très peu lu. L'audience de la plupart des poètes y est d'ailleurs très faible. Le cas de Whitman est d'autant plus complexe qu'il n'a écrit qu'un seul poème, prodigieusement long, qu'il a passé le reste de sa vie à modifier et augmenter. Il y en a neuf versions au total, dont aucune ne peut être véritablement considérée comme définitive. Imaginez combien il fut ardu d'amener à lire cette œuvre d'une longueur épique à une population déjà réticente à lire ne serait-ce qu'un court poème...

Vos personnages sont, à trois époques distinctes, hantés par les pensées du poète, qu'ils « régurgitent » de manière incontrôlée dans leurs vies quotidiennes. Voulez-vous suggérer que ces écrits, marqués par l'Amérique du XIX^e siècle, sont toujours très actuels ?

J'ai pensé à Whitman comme à l'âme du livre - personnifiée par des gens qui n'abandonnent jamais l'espoir, même si les choses vont très mal. Les trois personnages, dans chaque partie, sont submergés par les accès de cette âme. Chacun d'entre eux est démuné face à ces spasmes ; ils ne peuvent que laisser sortir ce qui transite à travers eux, tels des messagers.

Est-ce que cette figure tutélaire peut être considérée comme une métaphore de l'Amérique dans sa globalité et sa diversité ?

Je pense à Whitman comme à la métaphore d'une Amérique révolue. L'Amérique dans laquelle il vivait, et qu'il célébra avec tant d'éloquence, était l'Amérique d'il y a cent cinquante ans. A l'époque, elle semblait en passe de devenir la nation la plus généreuse, démocratique et pleine de ressources que le monde ait jamais vue. Les choses se sont passées différemment. Ce fut une raison supplémentaire d'utiliser Whitman : comme la voix d'une meilleure Amérique, aujourd'hui éteinte.

La ville de New York, où se déroulent les trois parties du livre, est-elle un personnage à part entière ?

Absolument. Je vis à New York et me sens presque marié à cette ville. Ce n'est pas un mariage aisé, mais je n'ai à vrai dire jamais été très intéressé par les engagements faciles. New York n'est pas partie intégrante des États-Unis, elle occupe une sorte de zone intermédiaire entre l'Europe et l'Amérique. Elle est à sa manière une ville mutante, et il m'a semblé judicieux de situer là une histoire sur les mutations de la société et du genre humain.

Vos personnages hésitent entre leur appétit de vivre et une lassitude qui mène au désir de mourir. Cette tendance n'est-elle pas le point commun de tous vos livres ?

Je ne peux vraiment pas imaginer avoir envie d'écrire ou de lire un roman où il ne serait pas question de la vie et de la mort. Tous mes livres ont des fins heureuses. Dans *Les Heures*, Clarissa et Mrs Brown poursuivent leur chemin. Dans *Le Livre des jours*, l'homme part à cheval vers l'ouest au coucher du soleil. Je n'accorde de crédit au bonheur que dans la mesure où il a survécu à la tragédie. Le reste n'est que facilité. J'ai trop de respect pour l'homme en général, dans sa recherche de paix et de bonheur, pour écrire de gentils petits livres où, sans trop d'effort, tout est bien qui finit bien.

Autre point commun à vos livres : la perte de l'innocence...

Tous les romans traitent d'une manière ou d'une autre de la perte de l'innocence. Cela est peut-être particulièrement vrai pour moi en tant qu'Américain, parce que je vis dans un pays qui a complètement perdu la sienne.

La poésie de Whitman est utilisée par vos personnages pour justifier leurs pulsions et leurs crimes. A quel point une œuvre d'art peut-elle être détournée à des fins malhonnêtes ?

L'art a une grande puissance, et peut à ce titre être réutilisé de multiples manières, que ce soit pour *Le Livre des jours* ou la fission de l'atome. J'ai conçu ce livre comme un hommage à Whitman, en intégrant le fait que l'art, y compris le sien, pouvait être compris de mille façons, et même détourné. Hitler aimait Wagner, après tout. Si la poésie est seulement destinée à être jolie et à nous consoler, alors qu'elle aille au diable !

Pourquoi la dernière partie de votre roman, qui se situe dans un futur où New York est devenu un parc d'attractions peuplé de robots et d'extra-terrestres, a-t-elle été selon vous mal perçue par la critique ?

Laisser entendre que la science-fiction - fiction spéculative, comme on dit maintenant - est un genre mineur est absolument faux. La science-fiction utilise généralement des situations actuelles pour imaginer ses répercussions catastrophiques dans le futur. Il suffit de regarder autour de soi pour trouver matière à réagir sur le papier. Certains des livres les plus intelligents, inventifs et merveilleux écrits ces derniers temps le sont par des auteurs de science-fiction. Il y a bien sûr beaucoup de déchets, mais alors nombre de livres, entre guillemets « sérieux », en sont aussi. Je suis persuadé que les générations futures liront des auteurs comme Stanislas Lem, Ursula K. LeGuin et Samuel Delany longtemps après que nombre d'écrivains révéés aujourd'hui seront oubliés.

Le succès aux États-Unis de votre dernier livre n'a-t-il pas été rendu possible que grâce à celui du précédent, où vous mettiez déjà en avant l'œuvre d'un écrivain ?

Si vous avez été assez chanceux pour connaître un succès aussi inattendu, comme cela a été mon cas avec *Les Heures*, je pense que vous avez l'obligation d'utiliser cette exposition soudaine pour pousser les choses encore plus loin. Autrement, vous avez échoué. ■

Michael Cunningham, Le Livre des jours, traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Damour, Belfond, 624 p., 23 €.

Des rencontres-signatures auront lieu à Paris le jeudi 27 avril (Fnac Forum des Halles à 17 h30 ; librairie Les Mots à la bouche à 19 h 30), le vendredi 28 avril (librairie Le Merle Moqueur à 19 h), et le samedi 29 avril (librairie du Bon Marché à 14 h 30).